

Les Lettres françaises
Lettre à un funambule du cinéma

Très cher Joseph Morder,

Permettez-moi, l'espace de ces courtes lignes, de vous voussoyer, parce qu'en somme, comme le dit votre personnage Clovis, quand il préfère appeler Liza (interprétée avec une touchante distinction par Françoise Michaud, votre actrice fétiche) « Elizabeth » (en hommage peut-être à Elizabeth Taylor, une de vos stars préférées), « c'est plus intime ».

À cinquante-six ans (vous êtes né le 5 octobre, comme Louis Lumière, mais en 1949), presque quarante ans après avoir commencé votre mythique journal filmé (c'était en 1967, vous aviez dix-huit ans), vous, le juif tropical (originaire de Trinidad), l'homme qui danse, l'homme-caméra, le filmeur au long cour(t)s, l'autobiographe, le diariste, l'archiviste, l'éternel amateur, le pape du super 8, le cinéaste culte de l'underground..., vous qui êtes tout simplement, avec Jacques Rozier, un autre funambule du septième art, l'un des plus grands cinéastes français en activité (une activité de tous les jours !), vous, Joseph Morder, après avoir tourné près d'un millier de films de tout genre et de tout format, vous avez enfin réalisé, avec El Cantor, votre premier long métrage de cinéma en 35 millimètres.

Et quel long métrage ! Une heure trente d'enchantement, de grâce et de gravité, de folie douce et de profonde mélancolie au cours de laquelle, sans jamais nous prendre par la main et nous expliquer les choses qui vont sans dire et que vous filmez si bien, vous nous invitez à suivre, dans cette fascinante ville-palimpseste qu'est Le Havre, les tribulations erratiques et nostalgiques de deux vieux cousins, William et Clovis, espèces de Laurel et Hardy sortis d'une pièce de Beckett, qui se retrouvent après une trentaine d'années de séparation. L'un (l'étonnant et impeccable Luis Rego) est un dentiste installé, avec femme et enfant ; et l'autre (l'imposant et fantasque Lou Castel), un juif errant, fils et petit-fils de célèbres cantors, débarqué un beau jour en transatlantique de New York et dont le retour va faire remonter à la surface des lieux et des âmes tout un passé enfoui : lambeaux d'une mémoire juive dispersée sous les décombres silencieux d'une Histoire indicible.

Si votre film respire cette fragilité rare et intense qui fait que chaque cadre, loin de se donner à voir, est un regard d'amour irréconciliable posé sur le monde et les êtres ; que chaque plan est une aventure où se joue dans la durée, dans la continuité d'une prise de son, dans le mouvement des corps ou dans la frontalité d'un cadrage le miracle toujours recommencé de la trace à garder ; que chaque changement de plan est un lavement d'yeux, un battement de paupière qui donne naissance à une image toujours inattendue, c'est parce que vous travaillez sans filet, avec la modestie radicale des grands cinéastes, c'est parce que vous croyez encore au cinéma. Et il vous le rend bien.

José Moure

Article paru dans [l'édition du 1er avril 2006](#).